

revue de presse

Einstein, le sexe et moi

Olivier Liron

TÉLÉVISION

Arte, 28 minutes, 13 novembre 2018

Interview

<https://www.youtube.com/watch?v=8DDZMiDGhYE>

Télématin, 14 septembre 2018

Livre chroniqué par Olivia de Lamberterie le

<https://www.youtube.com/watch?v=0Ob2rgvzztM>

TV5 Monde, 64 minutes le monde en français, 18 septembre 2018

Interview

<https://www.youtube.com/watch?v=Jw5tUQb8k9Q>

PRESSE ÉCRITE

Libération, 1^{er} décembre 2018

«J'ai dû entendre dix mille fois les gens m'appeler gogol. A l'école et surtout au collège, les enfants différents souffrent le martyre. C'est déjà le pouvoir hideux et haineux de la norme.» Olivier Liron est autiste Asperger. Pendant une conversation téléphonique il ne sait pas quand c'est à son tour de parler, il a du mal à comprendre le sarcasme et l'ironie et, pour s'endormir, il calcule 247856 fois 91. L'auteur jouit d'une mémoire infallible mais trop de souvenirs écœurants y pullulent. Pour oublier, il accumule données et informations puis s'installe dans sa «forteresse de solitude» structurée par sa haine. En 2012, Olivier Liron participe à « Questions pour un superchampion », sa différence se mue en avantage... Ce roman aux allures de

plaidoyer pour ceux qui ne sont pas dans le «moule» ne se limite pas à cette opposition, le réel combat de l'auteur semble être d'abord contre lui-même.

Nabil Merad

20 minutes, 1^{er} novembre 2018

Pourquoi ce livre ?

Parce qu'il y a Einstein. Pourtant, le célèbre scientifique est absent de l'histoire. Mais Olivier Liron est un autiste Asperger et cela le rend différent (c'est son mot), et d'une intelligence rare ; d'ailleurs, il est normalien. Mais aussi, il raconte la manière dont cette

l'émission « Questions pour un champion » . Vous avez dit intelligent ? Oh oui, à la manière d'Einstein que l'on voit encore tirer la langue dans tous les recoins d'internet...

Parce qu'il y a le sexe. What did you expect ? Il y a une vie en dehors de l'émission de Julien Lepers, quand même ! Et quand Olivier Liron se remémore ses souvenirs, il se remémore tout, y compris ses premières expériences sexuelles à ranger au rayon des mauvais souvenirs parce que, dit-il, « il n'avait pas le mode d'emploi ». S'il n'y avait qu'un seul mot à retenir de ce livre, c'est qu'il dédramatise tout, depuis l'autisme jusqu'aux ratages de l'initiation sexuelle, en passant par l'entrée à Normale sup sans en avoir les codes (ceux- là non plus.).

Parce qu'il y a moi. Bon, vous m'avez comprise : il y a Olivier Liron, plus exactement. Mais il est comme vous et moi : il aime, il déteste, il espère, il souffre, il jubile, il observe, il s'obstine. et il fait tout ça à la puissance mille. Comme tout le monde, en tombant passionnément amoureux, il écrit « J'aurais voulu lui dire (...) qu'avec elle le monde dans lequel je vivais avait changé. Sauf que voilà. Je me suis tu ». Mais comme il est Olivier Liron, il enchaîne sans transition avec « Et maintenant je devais répondre à une question de Julien Lepers sur un roman de Dostoïevski ».

Parce que la combinaison de tout cela est très drôle. Si vous n'avez pas envie de lire le livre, arrêtez-vous quand même aux citations en exergue : Rimbaud, Einstein, et Julien Lepers mis bout à bout, sans transition, cela plante le décor. Or, cet effet comique, on le retrouve avec jubilation tout au long de l'histoire. Non sans

poésie : « Ce que vous m'avez refusé en papillons, je vous le rendrai en tonnes de chenilles urticantes ».

Parce que la combinaison de tout cela est grinçante, aussi. Au fur et à mesure qu'il progresse dans « Questions pour un champion », Olivier Liron se remémore son enfance, son adolescence, et les obstacles qui se sont dressés sur son chemin à cause de sa différence. Il réussit à nous en faire rire, mais comment ne pas être simultanément bouleversé quand il écrit «... la façon dont les autres vous font comprendre votre différence, ça s'inscrit aussi dans le corps. J'ai dans mes tripes la mémoire de la différence qu'on m'a apprise, qu'on a tatouée dans ma chair ».

Marceline Bodier

Sud-Ouest, 6 octobre

Une lecture pétillante

Autiste asperger, issu d'une famille d'immigrés, Olivier Liron explique son parcours d'enfant différent, rejeté et mal compris par la société dans son livre *Einstein, le sexe et moi*. Il commence son récit par sa participation à l'émission télévisée de Julien Lepers « Questions pour un champion ». Entre souvenirs de vie et souvenirs d'émission, l'auteur raconte sa vie de manière touchante et drôle et ce, même si son quotidien n'a pas toujours été une partie de plaisir face à la cruauté des « normaux » « Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le moule », voici le mantra d'Olivier Liron qui témoigne, dans ce livre, de la manière dont un autiste asperger gagne un jeu télévisé et ainsi change complètement de vie.

Librairie Martin Delbert (Agen)

La Nouvelle Quinzaine littéraire, 1^{er}/15 octobre 2018

« Il faut changer la vie »

Entretien avec Olivier Liron

Velimir Mladenovic : *Je voudrais commencer cet entretien par les livres qui ont marqué votre enfance. Pourriez-vous citer vos titres préférés ?*

Olivier Liron : Voici les livres qui ont marqué mon enfance : *Les Misérables* de Victor Hugo, *Le Seigneur des anneaux* de J.R.R. Tolkien et *Dix Petits Nègres* d'Agatha Christie. Je les ai lus entre l'âge de 2 et 5 ans, très tôt, dans cet ordre.

VM : ***Vous avez dit que vous aviez connu la violence sexuelle et physique très tôt et que c'était une des raisons pour lesquelles vous étiez devenu écrivain. Comment avez-vous réussi à transformer la rage de l'enfance en art ?***

OL : Oui, j'étais très naïf. Plein de tendresse avec tout le monde. Je serrais la main à toutes les personnes que je croisais dans la rue !

Au collège, on m'a forcé à renifler le sexe de mes camarades. J'ai subi toutes sortes de violences sexuelles et physiques, comme je le raconte dans *Einstein, le sexe et moi*. Cela m'a marqué à vie. J'en ai gardé une haine intacte, mais que je cherche à transformer dans l'écriture en autre chose. La haine, c'est la réaction, presque chimique, que produit la violence qui n'est pas la nôtre, quand elle colonise notre corps. Je cherche à transformer cette haine en autre chose : en rage. En rage de vivre. En force de vie. Ce que j'ai vécu m'a rendu invincible. Vers où diriger ma colère? Contre moi-même, et faire naufrage ? Ou la transformer en autre chose, en cri, en révolte, en amour ? C'est ce que j'essaie de faire...

Plus je gagne en maturité artistique, et plus je cherche à donner une forme à cette colère : écrire des livres, des pièces, des films... C'est aussi une maturité politique : donner une adresse à cette colère. Vers qui l'adresser? La question de l'adresse est d'ailleurs une question éminemment littéraire et linguistique ; quand on écrit un roman, on se demande non seulement de qui, ou de quoi l'on parle, mais à qui l'on parle. Comment va-t-on parler au lecteur de cette colère ? Comment va-t-on essayer de partager cela? Sur quel mode ? Va-t-on utiliser le pathos ou, comme j'essaie souvent de le faire, l'humour, qui me permet de mettre une distance vis-à-vis de ma propre histoire pour que celle-ci soit recevable par le lecteur ?

Avec le lent mûrissement de mon œuvre, de mon écriture, je cherche à donner à cette rage une portée, à la partager à travers mes livres et à la questionner, également. Aujourd'hui, on éprouve tous de la colère, à des degrés différents. Contre quoi est-on en colère? Contre qui? J'ai vite compris que j'étais en colère, d'accord, mais d'où

venait la violence que j'avais subie ? Je me suis beaucoup interrogé sur l'origine de cette violence et de ma colère. Cela m'a permis d'ouvrir dans le livre - sous la forme non de l'essai, mais du récit autobiographique et intime - une réflexion.

C'est une réflexion sociétale : sur la stigmatisation de la différence, quelle qu'elle soit ; sur la pathologisation de la différence : se faire traiter toutes les cinq minutes de malade mental, de fou, quand on est, comme moi, une personne avec autisme. C'est aussi une réflexion politique que j'ouvre : sur ce que j'appelle le « fascisme de la norme », sur la violence physique et symbolique contre toutes les parties du corps social en situation de vulnérabilité : les pauvres, les exclus, les dominés. Ce qui m'a aidé à écrire sur la violence subie, c'est de comprendre que ce que j'avais vécu était universel, et donc partageable. Que les mécanismes de la violence, de la destruction et de la négation de l'autre pouvaient s'exercer de manière analogue contre les femmes, les homosexuels, les étrangers, les pauvres, de même que les mécanismes de la répression politique vont s'exercer contre les étudiants, les hôpitaux, les jeunes de banlieue, les cheminots, les zadistes, etc., contre ceux qui espèrent autre chose, qui veulent proposer une alternative... Pas d'alternative. Les gens comme moi sont très dangereux, parce qu'ils veulent changer la vie. Il faut changer la vie. On va changer la vie. La vie change déjà. J'ai compris en élargissant mes horizons et mes combats que, en quelque sorte, tout le monde était Olivier Liron. Et moi qui me sentais si seul, ça m'a fait du bien. Oh, du bien, du bien !

VM : Vous êtes scénariste et romancier. Quelle est la différence entre l'écriture de scénario et celle d'un roman ?

OL : L'écriture scénaristique est très différente de l'écriture romanesque. Où réside la différence principale, au-delà des considérations techniques sur la narration ? Je crois que l'écriture scénaristique est un processus collectif, très différent de l'écriture littéraire, qui est principalement un processus solitaire. Mon travail pour le cinéma m'a appris à être à l'écoute, à savoir me remettre en question.

VM : Vous êtes en train de travailler à l'adaptation scénaristique de votre premier roman. Qu'attendez-vous de ce film ?

OL : J'ai eu la chance de travailler, l'an dernier, à la Fémis sur l'adaptation pour le cinéma de mon premier roman, *Danse d'atomes d'or*, paru en 2016. C'est un roman sur le deuil d'un amour, sur le deuil d'une personne aimée. Un premier roman très

intime, sans doute ne sais-je pas écrire autrement. J'espère que le film sera bientôt tourné. Un film est quelque chose de très différent d'un livre. C'est un prolongement magnifique, presque déjà une interprétation du livre !

VM : *En 2018 a été créée une pièce de théâtre, La Vraie Vie d'Olivier Liron, inspirée de votre vie. Pourquoi considérez-vous cette pièce comme une forme d'acte de résistance ?*

OL : Après avoir passé dix ans à l'université, j'ai totalement changé de vie. J'ai voulu me consacrer entièrement à l'écriture. Je me suis inscrit dans une école de théâtre et de danse contemporaine, et j'ai exploré des formes artistiques que je n'avais jamais abordées auparavant. Cela a été un bouleversement dans mon existence ! J'ai la chance de travailler beaucoup pour le théâtre, comme dramaturge et comme acteur.

Ma première pièce, *La Vraie Vie d'Olivier Liron*, imaginée avec le metteur en scène Douglas Grauwels et l'actrice Emilie Flamant, est une forme d'autoportrait scénique. Comment passe-t-on de la connaissance pure, de Wikipédia, de « Questions pour un champion », à l'écriture et à un plateau de théâtre ? C'est la question qui guide le spectacle. C'est une aventure formidable. Il serait impossible d'exprimer tout ce que cela m'a appris humainement. Le spectacle a été créé à Bruxelles, au théâtre Varia, au printemps 2018. Nous le reprenons en tournée en France durant la saison 2018-2019.

VM : *Vous avez publié, en septembre dernier, le roman Einstein, le sexe et moi. Que signifie ce titre ?*

OL : *Einstein, le sexe et moi* est mon deuxième roman. Il raconte l'expérience de ma participation au jeu télévisé « Questions pour un champion », que j'ai remporté à dix reprises au cours de mes études. Ce n'est pas une blague, c'est absolument vrai ! A travers le fil rouge de ce célèbre jeu, je cherche à me mettre à nu, à livrer un récit autobiographique qui questionne les thèmes de l'identité, de la mémoire et de l'écriture. Comment s'en sortir, quand on est différent et qu'on a subi la violence ? Comment trouver une résilience à travers la poésie, l'amour des autres, la danse ? Ce sont les questions qui habitent, je crois, le roman. Mais je laisse les lecteurs et lectrices le découvrir. Le bouche à oreille que connaît *Einstein, le sexe et moi* est bouleversant. C'est très émouvant pour moi que ce livre trouve des résonances, et je

remercie toutes les personnes qui ont cru en ce livre dès le départ, à commencer par mon éditrice.

VM : *Ce roman n'est pas une autofiction comme le premier, mais un roman contenant des éléments autobiographiques. Quelle est ta différence entre autofiction et autobiographie, selon vous ?*

OL : Oui, ce roman est résolument du côté de l'autobiographie, et pas de l'autofiction, comme mon premier livre, *Danse d'atomes d'or*. Autobiographie, autofiction... Je ne suis pas spécialiste de ces notions, loin de là, et sans doute qu'elles sont poreuses ! Mais je crois me souvenir que, selon la définition canonique de Serge Doubrovsky, le concept d'autofiction s'adosse à l'idée d'une matière vécue mais retravaillée par la fiction. C'est précisément ce que je me suis interdit de faire dans *Einstein, le sexe et moi !* Je me suis interdit les éléments de fiction pour en préserver la force. Ce récit est dérangeant, parce qu'il est autobiographique, que tout ce que je raconte s'est réellement passé.

En cela, il est exemplaire de la manière dont notre société s'arroge le droit de brutaliser des personnes qu'elle considère comme différentes. Dans ce livre, je ne voulais pas mentir sur ce que je savais. C'est à cette condition que mon récit pouvait prétendre combattre l'exclusion, comme je l'espère.

VM : *Votre engagement politique se manifeste en une phrase : « Je défends le droit à la différence et à être soi-même. » Comment l'art défend-il ces valeurs ?*

OL : Oui, ce livre est une façon de dire : « Je suis écrivain. Je suis autiste. Je suis moi-même. » Et de faire un pied de nez à toutes les personnes qui ont voulu me forcer à rentrer dans le moule. Dans la mythologie, Procuste est un personnage de tyran qui force les gens à s'allonger sur son lit et qui coupe les parties du corps qui dépassent ! C'est comme ça que je me sens en permanence dans cette société. Dans notre monde de robots parfaits, où l'on se sent parfois comme dans le film *Bienvenue à Gattaca* à force d'eugénisme social, je parle depuis ma singularité de personne avec autisme. Je défends la cause des personnes « différentes », comme l'on dit. Ma revendication, c'est que cette différence soit prise en compte, que je ne sois pas contraint de m'adapter au modèle dominant. Mais je suis intimement convaincu que tout le monde peut s'y reconnaître. En ce qui concerne l'école et l'éducation

notamment, qui occupent une place importante dans mon nouveau roman, il faut briser le tabou de la violence à l'école. Dès qu'on en parle, c'est une levée de boucliers, comme si l'école était tellement sacrée qu'on ne pouvait jamais la remettre en question ! Pourquoi ? Parce que ce serait remettre en cause la violence de l'État, et la violence de l'État, par définition, est toujours légitime... Je trouve qu'il faut réinventer l'école. La violence de l'école est la honte de ce pays. L'école doit apprendre aux enfants à s'adapter, à développer leur potentiel, et non les forcer à se ranger à une même norme idiote.

Propos recueillis par Velimir Mladenovic

Elle, 27 septembre 2018

Einstein, le sexe et moi s'ouvre par un inventaire à la Prévert, autoportrait en pied et en âme d'Olivier Liron, autiste Asperger : « Ce n'est pas une maladie, je vous rassure. C'est une différence. » Mais, à la lecture de ses pages, ce qui saute aux yeux, c'est la langue riche d'images et de trouvailles langagières ; l'identité de ce garçon, qui confie que le mot le plus entendu jusqu'à ses 14 ans est « gogol », de cet ancien étudiant à l'Ecole normale supérieure, de cet agrégé, lient désormais en un mot : écrivain. Son livre n'est pas un témoignage, mais un roman autobiographique dans lequel il raconte sa participation au jeu télévisé « Questions pour un champion » (le portrait de Julien Lepers est d'anthologie), récit de la finale des super champions entrecoupé des réminiscences d'une vie pas comme les autres remontant à la surface par des associations d'idées. Une bonne réponse sur la Catalogne le fait glisser vers les origines espagnoles tuées de sa mère, une autre à propos des tranchées le ramène à sa guerre 6 lui, à l'école d'un petit village de province. Les points de suture, les coups et blessures, les insultes, la cruauté des enfants et des professeurs... Olivier Liron dit « le pouvoir hideux et haineux de la norme ». Au fur et à mesure de ce livre écrit au rythme effréné du buzzer, on comprend que le combat du narrateur ne se joue pas contre les autres super champions, mais contre la colère, le désespoir, la solitude, le chagrin, et même contre cette mémoire inouïe qu'il farcit d'informations, comme pour oublier l'essentiel. Heureusement, il y a la poésie qui réconcilie le corps et

l'esprit, heureusement, il y a ces mots magnifiques qui donnent enfin à Olivier Liron le droit d'exister. Et on referme *Einstein, le sexe et moi* avec un sentiment de gratitude, celui d'avoir reçu la clé de la forteresse que l'écrivain a construite pour survivre.

Olivia de Lamberterie

Aujourd'hui en France, 21 septembre 2018

Dans l'intimité d'un surdoué

C'est l'histoire d'un candidat à « Questions pour un champion »... pas comme les autres. Un autoportrait décalé.

Olivier Liron a des obsessions. Il est fasciné par les dates, et quand il regarde un film où un personnage fait des gâteaux, il se demande jusqu'à la fin combien ont été cuisinés exactement. Il est aussi capable de donner dans l'instant le résultat du produit de 247856 par 9. Olivier Liron, 31 ans, surdoué et autiste Asperger, ne ressent pas les émotions de la même façon que nous. Dans *Einstein, sexe et moi*, il se livre de manière singulière, en alternant les passages savoureux où il raconte sa victoire au jeu « Questions pour un champion », qui voit s'affronter la crème des candidats de l'émission de Julien Lepers, et le récit touchant de sa différence. Subtil et plein d'humour,

Adeline Fleury

Soir Mag, Bruxelles, 21 septembre 2018

«Je suis autiste Asperger!»

Jeune auteur atypique et ancien candidat à « Questions pour un champion », Olivier Liron signe un roman délicieusement rafraîchissant, drôle et poignant.

Votre livre commence par cette phrase: «Je suis autiste Asperger». En quoi était-ce nécessaire?

C'était très Important pour mol parce que j'avais besoin de dire qui j'étais. Ce n'est pas un livre sur l'autisme, mais dire que je suis autiste est une question de dignité. En

parlant tout de suite de ma singularité, c'est l'universalité que j'aborde. Le livre est, entre autres, une fable sur l'exclusion et avec mon histoire, je m'adresse à tous ceux qui ne sont pas dans la norme et que la société brutalise, stigmatise. Finalement, tous ceux qui ne rentrent pas dans le moule peuvent s'appeler Olivier Liron.

Même avec des traits d'humour, vous racontez notamment le harcèlement que vous avez subi à l'école...

On dit que les autistes restent constamment dans leur bulle et qu'il est difficile d'entrer en contact avec eux. Or, quand on vous accroche à un grillage par les oreilles parce que vous êtes «bizarre», qu'on vous frappe Jusqu'à vous laisser presque inconscient, ça ne donne pas très envie d'aller vers les autres... Ce dont j'ai surtout voulu parler, c'est de la désinvolture avec laquelle les adultes gèrent ces situations. Il y a une sorte d'abandon de l'école face à cette violence inouïe, qui dépasse de loin ce qu'on appellerait des gamineries. Qu'on m'appelle «Forrest Gump» ou « Gogol » toute mon enfance, Je m'y suis habitué, mais j'ai souvent eu l'Impression qu'on demandait à tous les enfants d'être dans la norme ; c'est l'école qui devrait s'adapter et non l'Inverse.

Lorsque vous avez gagné «Questions pour un champion», avez-vous eu l'impression de vous libérer de quelque chose?

C'est la connaissance qui m'intéressait, mais Il est vrai que j'avais envie d'y participer pour gagner. C'est une grande cour d'école, une mlcro-soclété et Il y a de la compétition. Il faut se battre sans cesse pour rester. Il y a évidemment des inégalités de départ à combattre comme dans la vie à l'extérieur, et c'est devenu une question de survie. Je me suis dit : « J'ai le droit d'exister et de faire ce Jeu-là, comme tout le monde».

Avez-vous envoyé un exemplaire à Julien Lepers?

Oui, Il l'a lu et a aimé ! J'ai écrit ce livre avec beaucoup d'amour pour le jeu et pour lui aussi. C'est un personnage exceptionnel et extrêmement attachant. J'avais peur qu'il prenne certaines descriptions pour des moqueries, mais finalement c'est lui qui fait ma pub sur Instagram ! (rires). C'est un super show man, un maître d'école à la fois très joyeux et très mélancolique. Je trouve fascinant qu'il y ait un artiste qui écrit pour des comédies musicales, un chanteur aussi, derrière son étiquette de présentateur télé.

Vous dites également qu'«il y aura toujours la beauté». Qu'est-ce qui est beau pour vous?

Je crois sincèrement que le monde est beau, qu'il vaut la peine qu'on se batte pour lui. Malgré la norme qui prône la haine partout, l'être humain est capable d'amour, de tisser des liens, de partage, de pardon... Et puis grâce à l'art, à la littérature, au théâtre, à la danse, J'ai découvert des émotions physiques très fortes, c'est ce qui me sauve, me porte chaque jour.

Propos recueillis par Lucile Poulain.

L'Humanité, 20 septembre 2018

Sur un plateau

Révéle en 2016 par *Danse d'atomes d'or*, premier roman poétique et sensuel qui revisitait le mythe d'Orphée et d'Eurydice, le jeune écrivain, né en 1987, propose cette fois un petit bijou autobiographique, en même temps sensible, drôle et grave. L'incipit annonce une partie du programme : « Je suis autiste Asperger. Ce n'est pas une maladie, je vous rassure. C'est une différence. » C'est ainsi que celui qui a fait Normale sup se retrouve en 2012 sur le plateau de Questions pour un champion, répondant aux questions hétéroclites de Julien Lepers. Il en résulte cette «romance télévisuelle», qui suit scrupuleusement le déroulement des émissions successives jusqu'à la victoire finale, trame visible du livre. Mais en l'agrémentant d'une foule de digressions qui donnent à celui-ci sa véritable portée, Infiniment plus ténébreuse.

Ce qui frappe d'abord, c'est le dehors impassible de celui qui raconte. Olivier Liron se pose ici en alter ego d'un Jean-Philippe Toussaint ou d'un Christian Oster. Même façon de sembler se laisser porter par le cours des choses, même sens du recul critique. À cette différence, qui n'est pas mince, qu'il parle ici de lui-même. Non seulement de la dramaturgie du jeu dans lequel il s'est trouvé embarqué et des multiples états par lesquels il s'est vu passer, porté par un surprenant instinct de tueur face à la concurrence. Mais également de sa propre vie, de sa noirceur, de sa mère qu'il voyait chaque soir éplorée, de son parcours de jeune Asperger molesté par ses condisciples et déjà prêt à mordre («J'ai vécu ces années comme une bête traquée

et j'aurais pu déchieter les autres avec les dents»), des complications des sentiments et de la sexualité, de ce « monde sombre et silencieux, où seule pousse la colère»...

Contre « le fascisme de la norme », ce texte prenant et magnifique se dresse. À chaque interruption des enregistrements, Olivier se sustentait d'une simple madeleine trempée dans du Coca. Proust si lointain et pourtant si proche. Dans la similitude du travail mémoriel à l'œuvre face aux questions de l'animateur TV. Dans le recours à la «splendeur sensuelle» de la langue pour continuer face aux adversités. Toute cette beauté qui le détourna de la question du suicide. Puisque c'était là qu'il aurait bien pu en arriver. La séduction et la force de ce livre tiennent à sa combinaison d'humour froid et de désespoir maîtrisé. Pour tout dire, une tonalité unique dans le paysage de la rentrée littéraire.

Jean-Claude Lebrun

Paris Match, 6 septembre 2018

Champion toutes catégories

Pour s'endormir, Olivier calcule parfois le produit de 247 856 fois 91. Il suffit de faire 247 856 fois 9, puis de multiplier par 10 et d'ajouter 247856. Ce qui donne 22 554896. Quand malgré tout le sommeil ne vient pas, il se récite les batailles célèbres classées par dates anniversaires ou le podium du combiné nordique aux Jeux olympiques d'Albertville. Précisons qu' Olivier Liron est autiste Asperger. Ce n'est pas à proprement parler une maladie. Juste une différence, qui pose certains problèmes dans la vie quotidienne mais se révèle un atout quand il s'agit de concourir au jeu télévisé « Questions pour un champion ». Pendant les mois précédant l'enregistrement, Liron a compulsivement mémorisé des quantités de listes, de dates, d'altitudes, de monuments, de hauteurs de monuments, de poids de la reine d'Angleterre et de couleur du cheval blanc d'Henri IV. A quelques hésitations près, il aurait pu vous réciter Wikipédia.

C'est dire si le jour venu, lorsque Julien Lepers pour s'échauffer a demandé « quel petit passereau dont il existe une soixantaine d'espèces...», Olivier sans attendre a

violenté le buzzer : « La mésange? » Les yeux ronds, l'animateur a laissé passer trois milliards de siècles et s'est exclamé: «Oui, oui, oui, la mésange, il a raison. La mésange ! »

Au besoin, Olivier aurait pu citer les 51 sous-espèces, la mésange bleue, la mésange charbonnière, la mésange à tête brune ou la mésange de Gambel, qui doit son nom au naturaliste américain William Gambel, lui-même mort de la typhoïde alors qu'il traversait la Sierra Nevada à l'hiver 1849, année du sacre de Guillaume III des Pays-Bas, monarchie constitutionnelle comptant 17 millions d'habitants, frontalière avec la Belgique au sud et l'Allemagne à l'ouest... Mais là n'était plus la question.

Grâce à la mésange, et quelques autres réponses, Olivier devient en 2012 le plus jeune superchampion de l'histoire du jeu. Ayant ratiboisé Renée-Thérèse au neuf points gagnants et Michel en finale, il aurait pu se contenter de ramasser la cagnotte et s'en retourner dans sa chambre, apprendre les multiples de 23. Mais il a préféré renaître. Et de son expérience télévisuelle faire un livre, qui raconte en creux l'itinéraire d'un enfant pas tout à fait comme les autres. Sensible, léger, drôle et trépidant, c'est un quatre à la suite ! Asperger ou non, reprenez bien le nom de cet Olivier Liron, épatant parce qu'il a l'infini culot de croire en lui.

Philibert Humm

L'Express, 1^{er} septembre 2019

Je suis, je suis, je suis...

Il n'y est pas vraiment question de sexe, un peu d'Einstein et beaucoup de moi - enfin de lui. Et aussi de Julien Lepers, ex-animateur en fiches jaunes de « Questions pour un champion ». Dans *Einstein, le sexe et moi*, Olivier Liron raconte par le menu, à la virgule et à l'intonation lepersienne près, sa participation à ce jeu télé quotidien qu'il gagna moult fois pour en devenir le champion des champions, en 2012. Le bouquin décrit cette finale lors de laquelle Olivier Liron va éparpiller les candidats façon puzzle aux quatre coins du plateau.

C'est tout. Ou presque. Mais cette description vaudrait à elle seule applaudissements, tant Olivier Liron parvient, à force de détails très détaillés (les pubs, les manies de

Lepers, les hésitations des uns, les apartés des autres) à faire ressembler ce jeu à une comédie humaine à la fois naïve et cruelle. Ici, l'auteur se transforme quasiment en bateleur prêt à raconter cet objet incongru qu'est un jeu télé quand il devient l'île au trésor. Mais ce livre prend d'autres chemins.

Olivier Liron est autiste Asperger : "Ce n'est pas une maladie, c'est une différence." Lui qui a été tant de fois mis à l'écart dans la cour de récré, tant de fois regardé comme un "autre", voit dans cette émission une façon, enfin, non pas de montrer sa supériorité intellectuelle (d'ailleurs, il n'est pas loin de perdre), mais de trouver une place dans le monde - en l'occurrence, sur le plateau télé devenu symbole d'une planète qui ne tourne pas rond à force d'exclusion.

Participer à « Question pour un champion » est un combat mais vivre tous les jours est aussi un combat. Entre deux épreuves (le "quatre à la suite", le "face-à-face"...), Olivier Liron raconte des morceaux de vie, glisse sur quelques considérations philosophiques, dérive sur son entraînement, balance quelques pensées acides sur ses adversaires...

Ces différents niveaux de récit s'imbriquent parfaitement, se complètent, se renvoient la balle, usent d'humour et d'émotion. Et ce qui ne devait être que le récit à suspense, léger et court vêtu, de l'enregistrement d'un jeu télé, devient une leçon de vie poignante et drôle d'un homme différent des autres. Mais différent parce qu'il a gagné et que les autres ont perdu. Il a gagné le droit de dire je et qu'on le regarde comme le champion des champions.

Eric Libiot

Livres Hebdo, 1^{er} septembre 2018

Ma vie de champion

Même si l'on n'a pas la télé, on a forcément entendu parler de « Questions pour un champion », le célèbre jeu de culture générale longtemps animé par Julien Lepers sur France 3, mais dans *Einstein, le sexe et moi*, vous allez pouvoir vous glisser dans la peau d'un brillant candidat, avec, aux commandes du buzzer, Olivier Liron, découvert en 2016 avec *Danse d'atomes d'or*. Ce deuxième livre change totalement

de registre. C'est un autoportrait avec suspense qui déroule la vie de l'auteur à travers une expérience véridique, très sérieuse et très drôle à la fois : en 2012, à 25 ans, ce normalien doctorant en lettres participe à l'enregistrement de l'émission du dimanche qui réunit les vainqueurs des quotidiennes. Ce défi n'a rien d'une lubie de brillant sujet en mal de compétition populaire. Il n'y a pas de second degré, le candidat Olivier joue pour gagner, comme si son avenir en dépendait. De fait, c'est une question de vie ou de mort. L'importance de l'enjeu s'éclaire lorsque l'on apprend dès les premières lignes que le garçon est autiste Asperger.

Le récit suit presque minutes par minutes le déroulé du jeu. Et l'autobiographie vient s'intercaler entre les questions de botanique et d'ornithologie (ses points forts). Commentaires décalés, mémoire surpeuplée de dates, de listes et de classements, descriptions comiques des autres candidats, du maître de cérémonie et des coulisses, usage du vocabulaire sportif : « bonne entame de match », « j'étais bien ». L'histoire de cette journée décisive avance par des associations d'idées pleines de fantaisie qui rendent légers des souvenirs qui ne le sont pas. Défilent la famille (la mère qui a oublié ses origines espagnoles, la grand-mère Josefa), les premières amoureuses, les images cruelles du « collègue républicain » dans le petit village de province où sa « vie était un enfer ». Celle d'un enfant seulet triste qui se faisait traiter de « gogol » « le mot que j'ai entendu le plus jusqu'à mes 14 ans », et plus tard d'un jeune homme différent, accablé par la honte de ne savoir déchiffrer les codes sociaux.

Porté par son autodérision, *Einstein, le sexe et moi* n'est pas un récit revanchard ou plaintif mais l'expérience d'une libération. « Bienvenue dans mon monde », lançait Olivier Liron en préambule. On y est bien accueilli. « Oléééé ! » ponctuait Julien.

Véronique Rossignol

Le monde des livres, 31 août

« C'est l'inconvénient des histoires qui ne sont pas de la fiction; elles sont bizarres et bancales comme le réel. » Toute sa vie, on a jeté sa bizarrerie au visage d'Olivier Liron, autiste Asperger. « Ce n'est pas une maladie, je vous rassure. C'est une différence. » Le fil rouge de ce deuxième roman autobiographique est une finale de

rémission « Questions pour un champion », au cours de laquelle l'auteur, candidat, voit défiler sa vie. Enfant surdoué brimé par ses camarades, jeune homme ne comprenant rien aux codes de la vie en société, il doit lutter pour trouver sa place. Mais comment faire quand on est en décalage profond avec les autres ? La réponse se trouve peut-être dans cet humour ravageur qui introduit entre lui et le monde une distance salutaire. Et « si la vie est une histoire pleine de cruauté de bruit et de fureur (...) racontée par Julien Lepers », Liron donne de la sienne un récit touchant, plein de fantaisie, qui, mine de rien, en dit plus que bien des traités sérieux sur le «pouvoir hideux et haineux de la norme ».

Stéphanie Dupays

Page des libraires, août/septembre 2018

Après un premier roman remarqué, *Danse d'atomes d'or*, Olivier Liron nous revient avec un roman entre autobiographie et confession, un roman lumineux, drôle et intelligent. Le titre, *Einstein, le sexe et moi*, vous dit tout et ne vous dit rien. Pourtant, il s'agira de tout cela et d'autres choses aussi. Difficile de réduire ce roman à ces thématiques, tant elles sont diverses, complexes et complémentaires. Mais tentons. Voici comment l'auteur lui-même nous introduit à la lecture de ce texte: « Je suis autiste Asperger. Ce n'est pas une maladie, Je vous rassure. C'est une différence. Je vais vous raconter une histoire. Cette histoire est la mienne. J'ai joué au jeu télévisé « Questions pour un champion » et cela a été très important pour moi. »

La messe est dite. Enfin presque. En 2012 donc, Olivier Liron a 22 ans et s'apprête à participer à l'émission, alors animée par Julien Lepers. Nous raconter cette histoire va devenir pour l'auteur le fil conducteur d'un récit autobiographique et assumé comme tel, qui nous dit aussi ce que peut vouloir dire être différent. Comment vivre avec des difficultés de compréhension des codes sociaux et comportementaux qui semblent évidents à tous et toutes, mais ne le sont pourtant pas tant. Loin d'envisager le syndrome d'Asperger comme une tare, Olivier Liron en fait quelque chose d'autre, quelque chose qui lui ressemble, Le récit est teinté d'un humour et

d'une autodérision sans faille, d'une douceur et d'une profondeur dont le propos ne se défait jamais. Qu'Il s'agisse de raconter les affres de la compétition avec Jean-Claude et les autres sur le plateau de « Questions pour un champion", les blagues de Julien Lepers ou la vie, l'amour et les relations humaines, tout est écrit avec un je-ne-sais-quoi qui vous attrape pour ne plus vous laisser ensuite. On rit. on sourit, c'est lumineux, solaire, drôlissime et touchant. Mais pas que. C'est aussi une réflexion profonde sur l'être au monde, sur la différence et l'acceptation ou pas de la différence, au sens large, Olivier Liron nous enchante par sa conception surannée de l'amour, par une langue enlevée et rythmée et un sens aigu du monde et de lui-même. Ils sont rares, ces romans que l'on lit avec le sourire aux lèvres et les éclats de rire à portée de zygomatiques, tout en y trouvant une réflexion nécessaire et salutaire. Ne boudez pas votre plaisir : foncez !

omécoimiUfrA*

O. fallait La Librairie idéale (Tarit)

S ftadu lab. L'imtanr (Tarit)

S. Hanet Lib. Cnif&rd (Nanwt)

A lawsent Lib. Pajjc et Plume (Linioget)

Nancy Femmes, septembre 2018

Avez-vous déjà regardé « Questions pour un champion ? » En 2012, sur le plateau de France 3, c'est le narrateur en personne, Olivier Liron, qui se trouve face à Julien Lepers et qui nous raconte son histoire. Et le jeu s'entremêle à l'évocation de souvenirs passés. Un mélange de tons entre confession intime dès les premières lignes du récit « Je suis autiste asperger. Ce n'est pas une maladie, je vous rassure. C'est une différence », et le burlesque de situations concourent à une lecture plaisante et troublante aussi.

Ce dispositif qui alterne scène présente et flash-back fonctionne à merveille.

En réunissant en une même histoire les ingrédients de la confession et ceux du thriller, par touches, l'auteur dévoile son infinie connaissance de la palette des

émotions humaines, à travers une série de portraits de joueurs prêts à tout pour gagner.

« Transformer le jeu « Questions pour un champion » en une quête de soi-même », aussi curieux que cela puisse paraître, c'est ce chemin dessiné avec brio par ce récit autobiographique aussi distancié que profond du jeune talentueux auteur Olivier Liron.

Isabelle Debuchy

INTERNET

Bricabook, 6 septembre 2018

<http://www.bricabook.fr/2018/09/einstein-le-sexe-et-moi-olivier-liron/>

Il y a quelques années, Olivier Liron est passé à « Questions pour un champion » : de cette expérience télévisuelle est né ce roman autobiographique. Le récit se lit comme une pièce de théâtre en quatre actes. Entre les trois actes d'une comédie et les cinq d'une tragédie. Quatre actes dont le lieu principal est le plateau de télé et ses coulisses.

Les questions posées par l'animateur ramènent l'auteur à des moments-clés de son enfance. Au rythme enlevé, quasi oral, du déroulé du jeu télévisuel se mêle un ton plus mélancolique, voire cynique, quand l'auteur raconte sa jeunesse.

Comment vit-on la différence, quand on est autiste asperger ? Les registres s'entremêlent, le lecteur passe du sourire à l'effroi, et le jeu prend des allures d'arène. Sur le plateau, comme à l'école, il s'agit de gagner. Olivier Liron se fait gladiateur, dont les armes seraient ses nombreuses connaissances. Dans la cour, toutefois, les adversaires étaient différents. Les meurtrissures et les souffrances imposées assez insoutenables. La jeunesse est une jungle darwinienne, et la peinture du monde implacable.

Sous couvert du jeu télévisuel, une analogie se forme : le monde est un jeu cruel duquel il faut tirer son épingle (du jeu). Heureusement, des adjuvants existent : l'amour, l'écriture, la danse, les arts, et même Julien Lepers.

Einstein, le sexe et moi est un livre protéiforme : les nombreux dialogues de la retranscription télévisuelle nous plongent de facto dans l'univers du jeu. L'écriture y est vive, la lecture rapide. Le lecteur se prend au jeu, comme lorsqu'il regarde un série à suspense. Olivier remportera-t-il la manche ? Arrivera-t-il à déjouer les pièges des autres candidats ? Julien Lepers lui donnera-t-il confiance ? Et puis, entre chaque question, les réminiscences prennent une autre couleur. La nostalgie

s'impose, sans jamais juger autrui : Olivier Liron narre sans pathos ni voyeurisme sa jeunesse, avec une distance digne d'un sage.

Un roman divertissant de prime abord, au style fluide et rapide, à rapprocher d'une pièce de théâtre par ses nombreux dialogues, qui n'exclut pas une critique de notre société. *Einstein, le sexe et moi* répond à la fameuse doctrine chère au XVIIe siècle : il plaira par son côté loufoque et drôle autour du jeu, puis nous fera réfléchir sur l'école et l'exclusion, mais toujours avec un ton décalé. Dans ce récit, il n'est nullement question de vengeance ou de rancune, car Olivier Liron a déjà trouvé son salut dans les arts : écrire, danser, créer, et lâcher prise avant d'exulter.

Leiloon

Mots pour mots.fr, 7 septembre 2018

<http://www.motspourmots.fr/2018/09/einstein-le-sexe-et-moi-olivier-liron.html>

« C'est marrant, je parle du corps, mais j'ai l'impression que les mots ont encore plus de pouvoir que les coups, que les mots sont les coups qui ne partent jamais, les plus indélébiles, les plus violents pour le corps, justement. Je pense que le mot que j'ai entendu le plus jusqu'à mes quatorze ans est "gogol" »

Oui. Et les mots, leur force, mis au service de la littérature, cela donne *Einstein, le sexe et moi*, deuxième roman d'Olivier Liron, autiste Asperger qui a le même âge que Novak Djokovic et un an de moins que Rafael Nadal, a du mal à comprendre le sarcasme ou l'ironie, calcule en un rien de temps le produit de 247856 par 91, aime les lasagnes et nous convie, là, comme ça, dans son monde. Pour cela, il utilise un fil rouge, sa participation il y a quelques années au fameux jeu télévisé « Questions pour un champion » animé par Julien Lepers. Ceux qui connaissent savent que les participants sont des puits de science, surtout animés par le désir d'avoir réponse à tout, loin des attrait pour les gains mirobolants proposés par d'autres jeux moins axés sur le savoir.

Au début, c'est surtout l'humour que l'on perçoit. L'émission et ses coulisses, l'observation des différents candidats, l'atmosphère de compétition qui anime peu à peu les protagonistes et le regard malicieux porté sur Julien Lepers contribuent à

faire naître des sourires sur les lèvres du lecteur et nous offrent des scènes vraiment cocasses. Un brin de moquerie mais aussi une bonne dose d'autodérision permettent d'installer confortablement le lecteur dans ce qu'il pense être une lecture divertissante. Et puis, peu à peu, l'émotion gagne. Parce que derrière la scène et la bataille des cerveaux, l'auteur se dévoile. Parce que chaque étape du jeu ouvre la voie à l'introspection et emmène le lecteur toujours un peu plus loin dans le monde d'Olivier Liron.

L'homme se livre, les véritables enjeux affleurent, les luttes quotidiennes depuis l'enfance aussi. Pour l'inclusion dans une société qui rejette les différences. Et toute la réussite de ce roman tient au subtil équilibre entre rire et larmes, alors qu'on est souvent si proche du déséquilibre que l'auteur rend palpable. Il dit, bien sûr, le soutien (bien plus que le soutien, le salut) puisé dans la littérature, la poésie. Les mots, donc. Qui cette fois sont une arme pour tenter de lutter contre le rejet. Et prennent la forme d'un très bel objet littéraire.

Mais je vais laisser le mot de la fin à Olivier Liron, en reprenant simplement un extrait de ses "lignes de suite" qui concluent chaque ouvrage édité par Alma d'un mot de l'auteur : "Face à la violence du monde, que peut la littérature ? Je n'ai pas la réponse. Mais l'écrivain doit faire deux choses. Ne pas mentir sur ce qu'il sait. Jamais. Et lutter de toutes ses forces contre l'exclusion. Quoi d'autre sinon cela ?"

Nicole Grundlinger

L'ivresse littéraire, 24 octobre 2018

http://www.livresselitteraire.com/2018/10/autour-des-livres-mtemew-olivier-liron.htmPfbclidHwARo_jS9RtihWtrPD11EaP15dTVefosFhMVs6UEF

Einstein, le sexe et moi... Ce titre, tu nous l'expliques ?

O.L : Ou peut-être est-ce à chaque lecteur, lectrice de (me) l'expliquer ? De se l'expliquer différemment ? Mais je ne vais pas tricher, je vais essayer de répondre. J'ai voulu un titre qui soit à la fois drôle, musical avec ce rythme ternaire que l'on retrouve déjà dans Danse d'atomes d'or, mais également un titre ludique et énigmatique. Le titre opère une sélection entre les lecteurs : celles et ceux qui ont de

la curiosité (bien ou mal placée, qu'importe !) et du second degré iront plus naturellement découvrir le roman, ce qui me convient parfaitement ! Sur le fond, le titre exprime pour moi une bipolarité entre la connaissance et la vie. D'un côté Einstein, archétype du génie et de la connaissance pure, de l'autre le sexe, c'est-à-dire la vie dans son aspect le plus intime, mais aussi la relation aux autres, qui se joue par excellence dans la rencontre amoureuse. C'est tout le conflit du personnage principal qui est résumé : d'un côté « Questions pour un champion », de l'autre la vraie vie. Mon personnage prend une revanche sur son enfance en jouant à « Questions pour un champion ». Plus profondément, il va apprendre à se trouver, à s'aimer, à exister pleinement dans une âme et un corps, question rimbaldienne qui habitait déjà *Danse d'atomes d'or*. Cette quête initiatique, il la mène grâce à l'amour de sa famille, en particulier de sa mère et de sa grand-mère Josefa, grâce à l'expérience esthétique qui le sauve, grâce enfin à l'écriture qui lui donne son moyen d'expression. Einstein, le sexe et moi s'inscrivent clairement dans la tradition littéraire du « Bildungsroman », ces romans d'apprentissage où le héros est en quête de lui-même.

Comment t'es venu l'envie de raconter cette histoire, ton histoire ? Est-ce pour aborder la « différence », qui est le thème central finalement de ce livre ?

O.L : Oui, le thème central de ce livre est la différence. Plus précisément, une façon de militer à travers ce récit, résolument autobiographique et intime, pour un droit à la différence. Je crois que l'intime a une portée politique. Chaque personne qui a connu au moins une fois l'exclusion dans sa tête et dans son corps peut se reconnaître dans ce récit. Et tous les enfants mis à l'écart s'appellent Olivier Liron. Ce livre est une façon de dire « J'existe. » De dire : Voici ce que j'ai vécu. Voici ce que je suis. Voici ce qui s'est passé. Et bien sûr d'adresser un gros : « Fuck » à tous ceux qui n'ont jamais cru en moi. Et c'est bien sûr une façon de libérer une parole. Pas seulement la mienne, celle de milliers de personnes qui ont subi la même chose que moi. Écrire, disait Faulkner, c'est « comme craquer une allumette au cœur de la nuit en plein milieu d'un bois. Ce que l'on mesure alors, c'est combien il y a d'obscurité partout. L'écriture ne sert pas à mieux voir, elle sert seulement à mieux mesurer l'épaisseur de l'ombre. » Mais ce n'est pas seulement un témoignage sur la difficulté

de l'école, loin de là. C'est un roman sur l'amour, sur l'espoir, sur la beauté. Sur tout ce qui m'a sauvé dans la vie. Un hymne loufoque et baroque à la vie.

Que t'a apporté Questions pour un champion (et peut-être Julien Lepers) ?

O.L : Participer à « Questions pour un champion » a correspondu à un moment de crise dans ma vie. Une bouée de sauvetage. Cela m'a permis de tenir quand je n'allais pas bien. Le fait d'avoir gagné m'a redonné confiance. Après ce jeu, j'ai pris un nouveau départ. J'ai décidé de me consacrer à ce que j'aimais vraiment : l'écriture et la création. Je me suis inscrit dans une école de danse contemporaine et de théâtre. Ma vie a changé. Une deuxième vie a commencé. Quant à Julien Lepers, c'est une personne pleine d'humour. On est restés en contact via les réseaux sociaux. Je sais qu'il a beaucoup apprécié mon roman. C'est quelqu'un de très attachant. Il m'a félicité, a trouvé le livre « drôle, plaisant et agréable ! ». Dans le roman, je le transforme en personnage carrément délirant, à moitié présentateur télé, à moitié chanteur mélancolique, un peu shaman aussi, ou poète.

Après la lecture de Einstein, le sexe et moi, j'ai constaté des thèmes récurrents dans ce deuxième roman et dans Danse d'atomes d'or ; ton premier roman. Finalement je les trouvais proches tous les deux alors qu'ils sont pourtant totalement différents dans le sujet et même l'écriture. J'aimerais bien que nous abordions ces similitudes et que nous nous attardions un peu dessus.

Le premier thème qui me saute aux yeux c'est l'art (dont la danse). Omniprésent dans Danse d'atomes d'or - le titre en est le reflet -, à travers Loren artiste de cirque, à travers l'Opéra chorégraphié que tu évoques, mais aussi à travers les corps qui virevoltent. Et dans Einstein, le sexe et moi il y a les musées, le théâtre, et toujours la danse (mais là je n'en dis pas trop pour ne rien dévoiler).

Quel est ton rapport à l'art ?

O.L. : Oui, l'expérience esthétique est pour moi décisive dans ma vie. Je crois que sans la beauté, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, non ? Il y a quelques moments d'extase dans la vie, qui sont le nectar de vivre. Dans les moments de

grande détresse, aussi bien que dans les moments de grande euphorie, (et parfois ce sont les mêmes, allez comprendre l'insondable mystère de l'âme humaine), il y a l'art, qui nous connecte à la splendeur de vivre, à la beauté, au sacré, à la présence à soi, au corps, à l'existence. On ne peut pas vivre sans art, sans beauté. Dans ma vie il y a Bergman, Herzog, Pasolini, Schubert. Satie. Rothko. Baudelaire, Rimbaud, Monet, Marina Abramovic, Pina Bausch. Éluard. Kurosawa. Monteverdi. Joe Dassin. La liste à l'infini. Des phares.

Le second thème c'est justement le corps. Il marque eux aussi tes deux romans. Le rapport au(x) corps. Le rapport au sexe. Le regard que l'on pose sur celui de l'autre ou sur le sien. De la fusion à la solitude. Peux-tu nous en dire plus ? Quelle est ta perception des corps ?

O.L : J'ai un rapport compliqué avec mon corps. J'ai mis longtemps à dépasser le dégoût pour aller vers la joie, la pleine possession de soi et la jouissance. Pour moi l'écriture, comme la danse, est un moyen de m'exprimer physiquement. D'apprendre à vivre dans mon corps. Et à l'aimer. Je n'écris pas : je jardine. Je jardine mon espace intérieur. Je m'explore corps et âme à travers l'écriture, et je partage avec les lecteurs le résultat de cette exploration. Mes livres tiennent je crois dans cette tension vers un partage presque physique d'une émotion avec le lecteur. C'est en tout cas ce que je recherche.

Lors d'un échange que nous avons eu tu abordais l'Enfer / les Enfers. C'est le troisième thème...

O.L : Les Enfers, ceux de la mythologie grecque, ou l'Enfer chrétien m'intéressent beaucoup, car c'est une façon de réfléchir et d'imaginer la souffrance humaine. Jusqu'à 17 ans, l'âge où j'ai passé mon bac, on peut vraiment dire que ma vie était un enfer, par la violence de l'exclusion en milieu scolaire, et ressortissait aux imageries que j'ai découvertes plus tard dans les tableaux de Jérôme Bosch par exemple. Il m'arrivait tellement de choses d'une noirceur et d'une horreur inouïes pour un enfant. Je suis fasciné par ces topographies et ces cosmogonies infernales dans la peinture flamande. C'est quoi, la souffrance humaine ? Comment on la représente ? C'est un topos et une source d'inspiration inépuisables pour moi. Et la descente aux Enfers, présente dans *Danse d'atomes d'or* comme dans *Einstein, le sexe et moi*, est un motif magnifique aussi. Notamment par cet enjeu formidable : comment

remonter des Enfers ? Dans *Danse*, l'enfer est le manque amoureux. Dans *Einstein*, l'enfer est plus profond encore, et comme existentiel. Dans les deux cas, quelque chose vient sauver le personnage, et ce quelque chose c'est l'écriture. *Danse* m'a permis de porter la mémoire d'un amour. De dire l'amour. *Einstein* m'a permis de porter la mémoire de l'enfance. De dire l'enfance. L'écriture m'a arraché aux Enfers et m'a permis d'exister. La seule vie réellement vécue, écrivait Proust, est la littérature. C'est un peu fastoche de s'en tirer avec une citation de Proust, je sais, mais... j'en suis intimement convaincu.

Et enfin... la famille. La grand-mère à une place importante dans chacun de tes romans. Dans le premier, il s'agit de la grand-mère de Loren et dans celui-ci ta propre grand-mère. Elles sont une sorte de pilier, était-ce voulu ?

O.L : Alors, ça, la réponse est facile : oui, j'ai toujours été fasciné par les personnages de grands-mères, sans doute depuis ma lecture de *La vie devant soi* d'Émile Ajar avec Madame Rosa ! Dans ma vie c'est la même chose, ma grand-mère Josefa a été très présente pour moi, c'est une personne essentielle dans mon parcours. C'est une source inépuisable d'inspiration humaine et artistique pour moi. D'ailleurs, elle ne manque pas de me le signaler, à chaque fois que je la vois ! « Tout parlez sancor de moi dans tu nuevo livre ! » (Traduction en français académique et plus fade : Tu parles encore de moi dans ton nouveau livre ! »)

D'ailleurs toutes deux ont des origines étrangères. Coïncidence ?

O.L : Ou non ? Ma grand-mère est arrivée en France sur le tard avec ma mère. Elles ont fui le franquisme toutes les deux. Sans doute est-ce pour cette raison que la grand-mère, dans mes deux romans, c'est une figure de l'origine, mais aussi de la mélancolie et de l'exil. La grand-mère est le support de l'identité du personnage. Leur héritage, mais aussi leur éthique. Loren, le personnage de *Danse d'atomes d'or*, sa grand-mère manouche lui a appris le feu, l'ivresse, le sens aigu de la liberté. Dans *Einstein, le sexe et moi*, j'évoque Josefa qui m'a appris l'amour, la générosité, le partage, le goût de raconter des histoires... et d'inventer une langue unique !

Revenons-en à l'écriture...Tu t'adresses aux lecteurs dans tes deux romans, en tout cas tu les interceptes, est-ce une manière pour toi d'installer une distance entre des sujets qui te sont très personnels ?

O.L : Oui, j'aime beaucoup l'idée qu'une histoire puisse assumer le fait qu'elle s'adresse à des lecteurs. De toute façon, depuis Italo Calvino, on ne peut pas faire comme si le lecteur n'était pas là ! L'un des enjeux quand on écrit un roman consiste à trouver le ton particulier sur lequel on va embarquer le lecteur dans l'histoire. Dans mes livres, il peut y avoir des marques d'oralité, des traces d'une situation d'énonciation. C'est ce qu'on appelle en linguistique des embrayeurs ou shifters : des traces qui branchent l'écriture sur une situation de parole - l'émetteur d'un propos s'adresse au récepteur d'un propos. Cela se joue dans l'emploi des pronoms, des adverbes de lieu et de temps, dans tout ce qui va renvoyer au fait qu'au bout du compte, un être humain s'adresse à un autre dans un livre, même si cela passe par une forme extrêmement travaillée et sculptée. J'écris mes romans à partir d'une oralité, que je transforme et transfigure dans l'écriture. Je dirais que prendre en compte le lecteur ne vise pas à créer une distance, mais plutôt, au contraire, à installer une manière de dialogue et de partage avec lui.

L'humour à une place importante dans tes récits, alors que tu abordes des sujets qui ont au fond une tonalité plus grave. Qu'est-ce qu'il t'apporte ?

O.L : C'est difficile de parler de l'humour, c'est quelque chose de si mystérieux. L'humour, très présent dans mes récits, naît de la friction entre l'expérience que j'ai vécue, parfois difficile, et ce que je raconte aujourd'hui, avec le recul de l'écrivain. Le rire peut aussi avoir une fonction d'acceptation de soi, c'est alors une véritable philosophie de vie. Gary écrivait que « l'humour est une affirmation de la dignité, une déclaration de la supériorité de l'homme face à ce qui lui arrive. » Rire de soi, c'est s'accepter soi-même, ce qui est le trajet du personnage de *Einstein, le sexe et moi*. Enfin, l'humour a également une portée politique : il permet d'agir sur les représentations de la réalité et de les modifier. Beaucoup de choses peuvent passer par le rire.

Finalement, tes deux romans sont un peu une lutte et un éveil. Est-ce ta manière de voir la littérature et plus que cela, le monde ?

O.L : Ce sont deux très beaux termes, qui ont à voir avec la vérité et la liberté, les deux grandes catégories de la philosophie. Pour moi, la lutte, à la fois intime et politique, est inhérente à l'écriture même : écrire, c'est une lutte pour affirmer ce que

je suis, pour exprimer ma vision du monde, pour gagner le droit d'exister. La lutte, c'est la vérité de l'âme. L'éveil, lui, a partie liée avec une complétude plus grande encore, avec les épousailles de l'âme et du corps. Exister enfin dans une âme et un corps, disait Rimbaud. Et il met ces mots en italique, à la fin de son chef-d'œuvre - et peut-être le plus grand texte de la littérature mondiale -, sa *Saison en enfer*. Dans une aurore rêvée, Rimbaud entrevoit l'éveil complet, mystique, absolu, quand il aura gagné le droit, armé d'une ardente patience, d'entrer aux splendides villes. Ai-je le droit de citer Rimbaud pour terminer ?

« Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes. Que parlais-je de main amie! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, - j'ai vu l'enfer des femmes là-bas ; - et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps.»

Propos recueillis par Amandine Cirez

Respect, 3 octobre 2018

<https://www.respectmag.com/31351-olivier-liron-linclusion-forcee-est-parfois-tout-aussi-violente-que-l'exclusion>

Olivier Liron : "L'inclusion forcée est parfois tout aussi violente que l'exclusion"

C'est un roman à la fois drôle et bouleversant, un appel à l'acceptation de la différence qui ne vous laisse pas indifférent. *Einstein, le sexe et moi* raconte l'histoire d'Olivier Liron. Ce trentenaire, autiste Asperger, a remporté dix fois le jeu "Questions pour un champion", avant de changer de vie pour devenir écrivain. Dans ce récit, il nous perd dans les coulisses de l'émission télévisée pour mieux se dévoiler, et raconte sa vie marquée par le rejet et les violences subies durant l'adolescence, en raison de sa « différence ». Rencontre.

Bonjour Olivier, dans ce récit autobiographique tu évoques ta différence, comment as-tu découvert que tu étais autiste Asperger ?

Le diagnostic a été posé assez tard. Avant d'en arriver là, j'ai erré de psy en psy. On m'a dit que j'étais bipolaire, hypomaniaque, des maladies qui ne me parlaient pas... Suite à plusieurs rencontres avec des personnes qui connaissaient le syndrome d'Asperger, j'ai découvert cette forme d'autisme et je me suis reconnu immédiatement. J'ai effectué des tests qui ont validé cette intuition. Ce diagnostic a été un énorme soulagement, car pendant des années j'ai pensé que j'étais fou. En fait, je n'étais pas fou, j'étais juste différent. Mon fonctionnement neurologique entraîne une difficulté dans la gestion des émotions, des difficultés à percevoir et comprendre les interactions sociales, une hypersensibilité sensorielle. J'ai aussi des passions dévorantes qui peuvent paraître obsessionnelles, j'ai du mal à saisir l'ironie, je déteste le changement. Tous ces fonctionnements rendent difficile une insertion dans le monde professionnel qui est inadapté à ma façon d'être. Le diagnostic m'a aidé à accepter qui j'étais. Cette violence, ce rejet de la différence au cœur de l'école ont été vécus par de nombreuses personnes

Ce fonctionnement différent a entraîné un phénomène de rejet durant tes années de collège d'une violence extrême, que tu relates dans une partie de ton récit...

Oui, ce livre c'est d'abord un récit sur l'identité, la construction de soi et l'acceptation de soi. Les années d'adolescence ont donc une place importante. Je raconte des violences et des humiliations que j'ai subies de la part de certains élèves, et parfois même de l'institution elle-même. Et cela a, je crois, résonné en beaucoup de gens. Depuis la sortie du livre début septembre, j'ai reçu des milliers de messages de soutien, mais aussi des centaines de témoignages, car cette violence, ce rejet de la différence au cœur de l'école ont été vécus par de nombreuses personnes. Bien sûr, cela m'a fait me sentir moins seul. Le projet de ce livre était de raconter ce qui m'est arrivé depuis ma singularité et de raconter les mécanismes d'exclusion et de destruction d'enfants vulnérables. L'humour m'a permis de mettre à distance toute cette violence subie, mais ce qui était important pour moi, c'était de dire les choses. J'évoque comment une société brutalise les corps et les esprits de ceux dont elle ne veut pas. C'est une forme de violence qui touche de la même manière les femmes, les homosexuels, les personnes en situation de handicap et les pauvres.

En racontant cette histoire, tu interpelles le lecteur sur les dérives d'une société normative. Tu évoques même un fascisme de la norme.

Cette hyper normativité des comportements et des cerveaux, c'est quelque chose que j'ai fortement ressenti durant mon adolescence. Je le ressens encore aujourd'hui. Il est évident qu'une personne qui est intrinsèquement différente, et qui a donc un point de vue différent sur la réalité, peut avoir quelque chose de dérangeant, voire de menaçant. Et ce, d'autant plus dans une société marquée par un eugénisme social très fort, dans une société où on essaie de nous faire croire qu'il n'y a aucune alternative possible. Roland Barthes disait que "le fascisme ce n'est pas empêcher de dire mais obliger à dire". En tant qu'écrivain, cette pensée me semble traduire ce que j'ai pu vivre durant mes années collège, et même plus tard, au cours de ma vie d'adulte... Le fascisme d'une certaine manière c'est : je t'oblige à être comme ceci sinon je te détruis... Ma revendication si je n'en ai qu'une, c'est que ma différence soit prise en compte et que je ne sois pas contraint à m'adapter au modèle dominant.

Dans le livre, on sent aussi une rage qui agit comme une sorte de moteur... La rage de gagner le jeu "Questions pour un champion", qui devient une question de vie ou de mort, mais aussi la rage de vivre.

Le livre est plein d'humour quand j'évoque les coulisses du jeu télévisé ou mes expériences sexuelles avec les filles. Il y a, malgré tout, un point de non-retour au niveau du dégoût de soi, par rapport à toute la violence subie et accumulée qui finit par se transformer en haine de soi. Et puis, il y a aussi la honte qui émerge parce que tu n'arrives pas à en parler. La haine finit par te détruire de l'intérieur, et je raconte comment je la transforme en révolte, en rage positive, en trouvant ma voie dans l'écriture. Cette rage est devenue une rage de vivre, qui donne du sens à ce qui a été vécu. Enfant, je ne me sentais pas différent, mais on m'a fait comprendre que je l'étais. Le harcèlement, la violence, l'humiliation qui s'exerçaient contre moi étaient dirigés de la même manière contre les personnes en surpoids, ou avec un strabisme.

Je suis issu d'une famille d'immigrés espagnols, et la question de l'intégration est aussi évoquée dans ce livre. Élève brillant, je raconte mon arrivée à Normal Sup, la difficulté à comprendre les codes sociaux. Au fond, je crois que l'inclusion forcée est parfois tout aussi violente que l'exclusion. Le geste de ce livre était de trouver une forme qui m'offre la possibilité de partager mon expérience, pour donner un sens à

ma colère. Et puis, je raconte aussi comment la rencontre avec les mots, les poètes, la peinture et la danse, m'a permis de transformer ma rage en cri, en révolte et en amour.

L'écriture a toujours été présente dans ta vie ?

J'ai mis très longtemps avant d'oser montrer ce que j'écrivais. J'ai écrit mon premier texte à 6 ans, qui s'appelait *Souvenirs de ma jeunesse*, tout un programme. Au lycée, j'ai écrit des pièces de théâtre, des chansons, des poèmes. Je me souviens d'une pièce écologiste radicale que j'avais imaginée mais qui a fini par être censurée. J'avais mis la prof d'histoire dans la peau d'un personnage capitaliste qui menaçait la planète. Mon prof de maths a estimé que mon art troublait l'ordre public. J'ai continué à écrire pendant mes études. J'ai publié des nouvelles, puis un premier roman : *Danse d'atomes d'or*. J'écris aujourd'hui des scénarios et des pièces de théâtre. *Einstein, le sexe et moi* est mon second ouvrage. C'est un récit plus brut que le premier, je me suis interdit de transformer mon vécu. Il a constitué la matière intime de ce livre.

Comment se passe la rencontre avec tes lecteurs ?

Ils me renvoient beaucoup d'amour. J'ai vraiment le sentiment qu'il se passe quelque chose avec ce livre. Ce roman libère la parole. On vient me confier des histoires personnelles parfois dures, mais toujours pleines d'espoir et de résilience. Des enseignantes m'ont invité à participer à un atelier avec des lycéens à Nantes. Je pense vraiment que des lycéens sont en mesure de lire ce livre et qu'il pourra peut-être les aider à ne pas se sentir coupable face à des situations de harcèlement, à sortir de la spirale de la honte et du silence.

Je ne me considère pas forcément comme un porte-parole, mais, en tant qu'écrivain, je ne peux pas mentir sur ce que je sais. "La littérature ne sert pas à mieux voir, elle sert seulement à mieux mesurer l'épaisseur de l'ombre", nous dit Faulkner. Si mes mots éclairent la nuit où se trouvent peut-être des milliers de gens, j'en serai heureux. Je remercie en tous cas les lecteurs pour leur fabuleux accueil. Je suis touché par tout l'amour et le soutien qu'ils me renvoient.

Propos recueillis par Sandra Coutoux

Le Carré Jaune, 1er octobre 2018

<http://lecarrejaune.canalblog.com/archives/2018/10/01/36664458.html>

Oui, *Einstein, le sexe et moi* est un livre sur l'autisme Asperger, sur cette difficulté à vivre dans un monde inadapté à cette différence, aux différences. Mais la particularité et la force de ce roman est qu'il ne joue pas sur la corde fragile de la difficulté ou l'acceptation. Olivier Liron nous embarque dans son monde, dans cet univers où les émissions de télévisions, où le fameux « Questions pour un champion » devient le centre du monde, ce prisme par lequel le narrateur nous explique pourquoi cela est important pour lui de gagner ce jeu, de devenir le champion et de détrôner ainsi Michel, le héros, le roi, le super de tous les supers champions.

J'aurais facilement pu passer à côté de ce petit livre à la poésie chantante et subtile. Une écriture qui manquait de finitions, un peu brouillonne, gauche, tendre mais jouant sur la corde sensible du qu'est-ce qu'être autiste. J'aurai pu. Et cela aurait foutrement dommage, diaboliquement à côté de la plaque tant Olivier Liron manie avec grâce et humour, la poésie et le lexique des mots, la profondeur de la phrase et la véracité des émotions.

Car oui, il y a ce quelque chose de véritablement attachant, de tendre, de colérique aussi dans *Einstein le sexe et moi*. Une colère contre une société qui renvoie le handicap dans un monde d'inadaptés et inadaptables. Un monde où la différence ne peut être admise. Une colère qui peut paraître violente mais qui est finalement saine. Saine car vrai et sincère, sans ombrage ni haine. Une colère qui nous renvoie dans nos questionnements de la situation de handicap, de la non ou mal prise en charge des différences organiques ou psychiques.

Car non l'autisme n'est pas une maladie. L'autisme est un fait, comme cela est un fait d'écrire avec la main gauche et de ne pas comprendre pourquoi on vous dit que cela n'est pas bien, de ressentir les émotions à fleur de peau alors que d'autres semblent indifférents à la brûlure, de courir après la vie quand certains courent après le temps. C'est un fait d'aimer, d'aimer et le dire, dire que la vie est différente pour chacun de nous et cela quelle que soit sa différence. Nous sommes tous des superchampions (sauf à questions pour un champion où j'avoue être une buse lorsqu'il me vient à tomber sur l'ex émission)

Olivier Liron fait de ce récit, une histoire pied de nez où l'humour vient déposer sa tendresse, où l'amour de la vie se fait plus fort, doux, lumineux, où les émotions se vivent intensément et font de cet homme, un homme à part entière, sa part à lui, son soi, son simple soi. Un homme autiste Asperger mais avant tout un homme.

La différence ne se voit que parce qu'on la désigne, la vit. A chacun de faire en sorte de n'être jamais dans un moule et de faire de sa vie, une fête tendre, la plus tendre possible et de rester insoumis contre ce qui nous révolte.

Sabine Faulmeyer

Actualité, 7 septembre 2018

<https://www.actualite.com/article/livres/einstein-le-sexe-et-moi-sur-le-radeau-de-l-a-merduse/90776>

D'emblée, il plantera le décor et posera les balises : autiste Asperger il est. Bien. Et alors? Alors vous aurez dans les mains, *Einstein, le sexe et moi*, l'un des romans les plus drôles de la rentrée littéraire, et l'un des plus singuliers : et votre regard aura changé.

De ces êtres qui paraissent étranges et incompréhensibles, la télévision française et ses jeux du cirque sont une formidable caisse de résonance. Lui, il a appris par cœur les réponses à 200 000 questions (oui vous avez bien compté deux fois les zéros, alors que lui vous récite la table de 75 les doigts dans le nez), révisé l'intégralité des noms latins découverts enfant avec sa mère lors de formidables randonnées botaniques. Alors, lorsque Olivier Liron se présente à « Questions pour un Champion », rien d'étonnant à ce que ce soit pour gagner. Question d'honneur. Question de vie ou de mort.(...)

QPUC donc, pour les intimes, et Julien Lepers en guest star. Le romanesque absolu du personnage-animateur, niché dans l'inanité du commentaire ; les envolées lyriques, façon embardées sur route de montagne, les questions fondamentales sur la buse commune ou le baeckeoffe, les chorégraphies improbables d'un « pas chaloupé et très sexy qui doit ressembler à celui d'un unijambiste qui swingue sur Solitude de Duke Ellington », les braillements abstrus (« olé! »), les couinements intempestifs («

Oh oui! Oui! Oui! ») et les enchaînements d'un funambule au-dessus du grand Canyon.

Les autres candidats ne sont pas en reste, on croirait assister à un combat de coqs dans une arrière-boutique mexicaine. La candidate accompagnée de ses coreligionnaires de la chorale, prompts à s'exclamer, applaudir et huer, le Superchampion qui voit arriver le jeunot de loin, les tendus, les émotifs, les perdants d'avance, les perdus pour la cause. Et lui de vouloir mordre, bouffer à pleine dents, casser la gueule à ces amateurs, dans des bouffées de haine incontrôlables, à la limite du passage à l'acte, mais tus, hormis dans sa tête qui hurle, lui qui a fait un art de sa mémoire ahurissante. Cette envie de leur casser la gueule, parce que là, pour la première fois, il ne se laissera pas marcher dessus.

Einstein le sexe et moi, c'est l'autoportrait sans fard d'un garçon devenu homme à force de maltraitances écolières épouvantables, qu'il vous narre comme on fait sauter la croute d'un genou écorché quand on a dix ans. Quitte à ce que cela saigne encore un peu.

Oui il fut maltraité, il le raconte sans ambages, mais avec une désarmante absence de pathos. Il vous confie les horreurs, la solitude et les gouffres avec des yeux innocents grand ouverts, tout en vous mettant la main sur l'épaule en vous demandant, « mais pourquoi tu pleures? » C'est ce gamin d'un couple malheureux, c'est ce père dont il n'évoque qu'un souvenir. Ce sont ces femmes qu'il aime, ou qu'il aimerait aimer, tout embarrassé de ce corps qu'il regarde comme un animal étrange (ahhhhhh la scène de « L'en-trop-peau l'eau git ») dont il ne maîtrise ni l'énergie ni les pulsions, mais qui est soumis aux vertiges de son cerveau. (...). Ainsi que le dit son éditrice : « La succession frénétique des questions impulse le rythme, sa machine à souvenirs s'enclenche pour dévoiler son expérience du monde, de sa famille, de ses premières fois. »

Olivier Liron joue avec brio de ses lassos narratifs : les questions abstruses du jeu donnent lieu à des digressions aussi délicieuses qu'incongrues. Faites-lui confiance : il vous racontera l'épopée du radeau Kon Tiki, la maison de retraite de sa grand-mère, Twin Peaks, les arbres parisiens, Clovis, les 61 espèces de mésanges et Tchekhov, entre deux questions, le tout dans un rythme étourdissant. Jamais vous ne saisissez le but du voyage, et vous revenez toujours à votre place, parce que oui, tout

est très cohérent au final si l'on y songe bien. Effet boomerang garanti, servi par un sens de la formule ébouriffé. Parce qu'il a l'art de la punchline, des enchaînements à la machette, du rire qui vous attend juste derrière l'angle de la rue que vous traversez avec lui : pas le choix, les mots sont ses remparts.

Béatrice Courau

Untitled Magazine, 6 septembre 2018

<http://untitledmag.fr/einstein-le-sexe-et-moi-un-livre-dolivier-liron/>

Rentrée littéraire : « Einstein, le sexe et moi », un livre d'Olivier Liron

On a tous grandi en regardant Questions pour un champion, et on aimait tous Julien Lepers et ses petites fiches jaunes... Olivier Liron, lui, a participé à l'émission et nous raconte tout, depuis les coulisses jusqu'aux émotions ressenties quand il faut appuyer sur le buzzer.

Olivier Liron est autiste Asperger et sa vie n'a jamais été facile. Victime d'exclusion à l'école à cause de sa différence, il contient en lui une colère pour les autres qui ne l'empêche pas de ressentir affection et admiration infinies pour Julien Lepers.

De l'exclusion à la consécration

Alors qu'il a été éliminé de Questions pour un champion après quelques victoires, il est rappelé quelques mois plus tard pour participer à Question pour un super champion, un combat impitoyable entre les meilleurs candidats des émissions passées. L'enregistrement de cette émission, qui dure une journée, sera le fil rouge de ce roman autobiographique.

Chaque question posée par Julien Lepers, chaque réponse donnée par un des candidats et chaque étape du jeu sont l'occasion pour Olivier Liron de nous raconter des épisodes de sa vie. C'est avec un humour exceptionnel qu'il nous fait entrer dans une vie qui n'a pas été facile, victime de bourreaux à l'école primaire et incompris de tous au fil de sa vie. Malgré l'horreur de certaines anecdotes – comme celle où collégien, des camarades lui accrochent les oreilles au fil barbelé contre une barrière –, Olivier Liron les tourne d'une façon qui lui permet de dire qu'il prend sa revanche

sur tous ces mauvais traitements, sur toutes ces fois où on ne l'a pas compris. Il participe à Questions pour un champion pour la deuxième fois, et il passe à la télé !

« Face à la violence du monde, que peut la littérature ? »

Mais, bien avant sa participation à l'émission, c'est la littérature, et la poésie en particulier, qui a permis à Olivier Liron de surmonter ces épreuves, sa solitude et sa colère : il entre en classe préparatoire littéraire, puis à l'ENS et poursuit sa passion pour l'écriture. Alors que toute sa vie n'avait été que violence, il trouve la paix dans la poésie, il peut enfin exprimer ce qui était enfermé en lui quand il était enfant, cette différence qui le séparait des autres. « Quand on ne peut pas parler, on construit des forteresses. Ma forteresse à moi est faite de solitude et de colère. Ma forteresse à moi est faite de poésie et de silence. »

Avec un humour décapant, Olivier Liron nous rend sincèrement sympathique le moment partagé à l'occasion de cette émission télévisée, un grand classique auquel nous pouvons tous nous identifier. Et par là, il combat l'exclusion, mission qu'il attribue à l'écrivain : « L'écrivain doit faire deux choses. Ne pas mentir sur ce qu'il sait. Jamais. Et lutter de toutes ses forces contre l'exclusion » . Tout un programme !

Mathilde Ciulla

Kroniques.com, 26 août 2017

<https://kroniques.com/2018/08/26/entretien-avec-olivier-liron>

Entretien avec Olivier Liron

Amandine Glévarec - Cher Olivier, quel lecteur as-tu été enfant, quel lecteur es-tu aujourd'hui ?

Olivier Liron - Dès l'âge de 5 ans, j'ai lu *Les Misérables* de Victor Hugo, *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien, et *Dix petits nègres* d'Agatha Christie. Dans cet ordre ! Je suis passé des grands classiques à la fantasy, puis au polar populaire ! Je lisais tout avec la même émotion. Je n'ai compris plus tard que c'était des choses très différentes ! On met beaucoup de frontières entre les genres, mais quand on est enfant, le plaisir de lecture est le même pour les « Chair de Poule » ou pour les romans de Steinbeck ! Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Je me souviens

avoir passé des étés entiers à lire dans ma chambre, dans un état de grand enthousiasme, d'extase et de frisson... Je crois que mes plus beaux souvenirs d'enfance sont des souvenirs de lecture. Je suis resté un très grand lecteur. Poésie, roman, articles de journaux, sciences, choses insolites. Je me nourris de tout. Mais je suis resté enfant je crois : je lis en fonction de mon seul plaisir !

A. G. - Peux-tu nous raconter le parcours qui t'a amené à devenir scénariste, auteur pour le théâtre, mais surtout écrivain ?

O. L. - J'ai un parcours universitaire à la base. J'ai étudié à l'École normale supérieure, réussi l'agrégation d'espagnol, puis j'ai enseigné à l'université. Mais le cadre était totalement inadapté à mon fonctionnement. Je suis une personne avec autisme Asperger, l'insertion professionnelle dans le milieu très normatif de l'université était très difficile pour moi. J'ai entamé une reconversion. J'ai décidé de me consacrer entièrement à l'écriture, et j'ai publié mon premier roman en 2016, *Danse d'atomes d'or*, un roman sur la passion amoureuse, aux éditions Alma. Moi qui ne vivais que par le savoir et la connaissance, je me suis inscrit dans une école de théâtre et de danse contemporaine ! J'ai ensuite travaillé pour le cinéma, et collaboré à l'écriture de plusieurs scénarios... L'écriture scénaristique est très différente de l'écriture romanesque, c'est un processus collectif qui demande d'être très à l'écoute des autres. J'ai aussi la chance de travailler beaucoup pour le théâtre de création, comme dramaturge et acteur.

A. G. - En 2016 est donc paru aux éditions Alma Danse d'atomes d'or, ton premier roman. Veux-tu nous en dire quelques mots ? As-tu mis du temps à l'écrire, à trouver un éditeur ?

O. L. - J'ai l'impression d'avoir passé quinze ans à l'écrire, tant ce roman me semble intime, et puise son inspiration dans des motifs qui m'obsèdent depuis l'adolescence. Mais j'ai mis en réalité 2 ans à l'écrire. J'ai fini de l'écrire au printemps 2015. Alma a accepté le manuscrit immédiatement, pour le publier à la rentrée littéraire 2016. Cela m'a donné quelques mois pour retravailler le manuscrit. Cette rencontre avec mon éditeur a été une chance unique.

A. G. - Si je ne me trompe pas, tu es actuellement en train de travailler à l'adaptation scénaristique de ce premier roman ?

O. L. - C'est ça ! J'ai eu la chance d'être sélectionné en 2017 par la Fémis, l'école de cinéma, pour travailler sur une adaptation cinématographique de *Danse d'atomes d'or...* J'espère que le film sera tourné bientôt !

A. G. - *En 2018, tu es revenu - dans la pièce de théâtre La vraie vie d'Olivier Liron - sur un événement qui a particulièrement marqué ton existence, peux-tu rafraîchir la mémoire de ceux qui n'auraient pas la TV ?*

O. L. - Oui. En 2012, après un entraînement intensif, j'ai remporté dix fois le jeu « Questions pour un champion » ! Ce n'est pas une blague (même si ça en a l'air ?!). J'ai toujours été passionné de savoir encyclopédique, et de culture générale. Dans *La vraie vie d'Olivier Liron*, un spectacle imaginé avec deux amis extraordinaires, le metteur en scène Douglas Grauwels et l'actrice Émilie Flamant, je reviens sur cette expérience singulière. Je suis sur scène avec Émilie Flamant, la chanteuse lyrique Pauline Sikirdji, et le musicien et compositeur Lawrence Williams. Le spectacle a été créé à Bruxelles au Théâtre Varia au printemps 2018. Mais *La vraie vie d'Olivier Liron* est surtout une tentative d'autoportrait, et le récit d'une renaissance. Comment passe-t-on de « Questions pour un champion » à l'écriture, et même à un plateau de théâtre? C'est la question qui guide le spectacle.

A. G. - *Tu as mené ce projet avec Douglas Grauwels que tu as rencontré lors d'un stage de théâtre, est-ce là aussi une rencontre qui a changé ta vie ? Est-ce que l'écriture - qui plus est autobiographique - peut être un travail d'équipe ?*

O. L. - Oui, c'est une rencontre qui a changé ma vie. Et c'est peu de le dire. Douglas a lui-même une histoire très personnelle avec « Questions pour un champion », il était fasciné depuis l'enfance par le présentateur mythique qu'est Julien Lepers. Douglas vient de Bruxelles, et il regardait toujours le jeu avec sa grand-mère néerlandophone... Moi, je le regardais avec ma grand-mère espagnole, Josefa ! Nous avons décidé de faire un spectacle pour raconter mon parcours atypique. Très vite, Émilie Flamant s'est jointe à nous pour imaginer le spectacle. Grâce au théâtre, j'apprends chaque jour un peu mieux comment travailler en équipe, dans un processus de création collectif très différent de l'écriture solitaire. Tout ce que cela m'a apporté humainement est considérable.

A. G. - Il est beaucoup question de différence, ressentie depuis l'enfance, dans cette pièce, mais les mots sont rarement posés sur celle-ci, veux-tu nous en dire plus et nous expliquer comment tu la vis au quotidien ?

O. L. - Je crois que moi, je ne me sens pas différent ! Ce sont les autres qui vous font vous sentir différent. Petit, quand je dessinais des dinosaures de toutes les couleurs (j'avais une préférence pour les stégosaures et les tricératops) dans ma chambre, ou que j'apprenais tous les drapeaux et la densité de population de tous les pays du monde dans un petit atlas miniature à couverture bleu ciel, je me trouvais tout à fait bien. C'est à l'école, qui marque l'entrée dans la société, que l'on m'a fait comprendre ma différence. Par les coups. Et par les mots. Ce sont les autres qui vous stigmatisent et vous considèrent comme différent.

Je crois qu'il y a autant de formes d'autisme que de personnes Asperger ! Pour ce qui me concerne, j'ai beaucoup de mal à hiérarchiser des informations. Quand je regarde un film ou une série, je dois comprendre le moindre détail, même si ça n'a aucune importance. Même pour la conférence de presse d'un footballeur je dois mettre 50 fois la vidéo en arrière, pour comprendre le moindre détail de ce qu'il dit. Je perds un temps fou ! Plus généralement, il y a encore beaucoup de stéréotypes sur l'autisme. Ce que j'essaie de faire comprendre, c'est que l'autisme n'est pas une maladie, c'est une différence. Une façon différente de voir le monde...

A. G. - Dans Einstein le sexe et moi, tu reviens, sauf erreur, sur ton chemin de vie très particulier ?

O. L. - Oui. Comme je le raconte dans ce roman, j'ai connu la violence sexuelle et physique très tôt. Cela m'a marqué à vie. Quand on a vécu ça au collège, on a la rage. C'est tout. Mais j'en suis sorti plus fort. Je crois que ce que j'ai vécu m'a rendu invincible. L'énergie de base quand on a vécu ça, c'est la rage. Pas l'amour. On n'écrit pas par amour de l'humanité. On devient avocat ou médecin ou on fait de l'humanitaire. On écrit par rage. Mais la rage, il faut la faire chanter comme une mésange. Quand vous vous faites violenter tous les jours vous avez la rage. C'est tout. Vous la retournez contre vous. Vous faites naufrage. Ou vous la transformez. En cri. En révolte. En amour.

Qu'est-ce que la rage ? C'est l'héritage que la violence qui n'est pas la nôtre laisse en nous. C'est une violence qui a colonisé notre corps et qui nous pourrit de l'intérieur

sauf si on la retourne contre ceux qui nous ont fait du mal, sous une autre forme. Et pour moi cette autre forme s'appelle : la littérature. Cette rage, puisque je suis écrivain, puisque je suis artiste, il ne me suffit pas de l'avoir, il faut la rendre : partageable. Deux possibilités : le pathos et l'humour. Le pathos creuse, isole. Il fait plaindre celui qui écrit, le fait admirer parfois, mais creuse la différence entre ce qui est raconté et l'expérience du lecteur. L'humour au contraire rapproche. Il me permet de mettre de la distance avec ma propre histoire, avec ma propre souffrance, afin que cette émotion/histoire soit recevable par quelqu'un d'autre. L'humour rapproche de moi la personne qui lit et rend, j'espère, le récit plus puissant.

Mais je laisse découvrir aux lecteurs et aux lectrices ce deuxième roman. C'est un récit très autobiographique, et assumé comme tel. Le fil rouge du roman est l'enregistrement d'une émission de « Questions pour un champion ». Si vous voulez savoir comment on gagne 10 fois à « Questions pour un super champion », comment on traverse l'océan en radeau, ce livre est fait pour vous ! Et il y a même la recette de la tartiflette... donnée par Julien Lepers lui-même !

A. G. - Il est dit que le premier roman est généralement autobiographique, si la question ne semble pas se poser sur le second, me permets-tu de te poser la question pour Danse d'atomes d'or ?

O. L. - Oui, Danse d'atomes d'or, mon premier roman, se nourrit d'un matériau autobiographique très intime ; sans doute ne sais-je pas écrire autrement. Mais il s'inspire aussi du mythe d'Orphée et Eurydice et du ballet de Pina Bausch. Dans mon deuxième roman, j'ai voulu essayer quelque chose de plus brut, moins « littéraire » en quelque sorte.

A. G. - Est-ce important de parler de toi pour faire comprendre à ceux qui t'entourent, mais aussi à ceux qui ne te connaissent pas, que la différence ne doit pas faire peur, qu'elle peut être enrichissement ? Mets-tu une volonté « politique » dans l'acte d'écrire ?

O. L. - Bien sûr ! Parler de moi pour parler de moi, la mauvaise autofiction, ça ne m'intéresse pas ! D'ailleurs mon nouveau roman n'est pas une autofiction, c'est une autobiographie. Il y a une nuance de taille. Et justement, si ce livre est dérangeant peut-être, c'est parce que ce que je raconte est vrai. Dans ce livre, j'ai voulu ne plus taire les choses. Je ne voulais pas mentir sur ce que je savais. Je dénonce la violence à

l'école, qui est la honte de ce pays. Je dénonce l'exclusion, la marginalisation et la stigmatisation des personnes avec autisme. Je dénonce le fascisme de la norme et la peur de la différence. Je défends le droit à la différence et d'être soi-même. En ce sens, dans notre société eugéniste de robots parfaits qui me fait penser parfois au film *Bienvenue à Gattaca*, c'est un livre extrêmement politique.

Donc oui, c'est ce que j'affirme dans ce livre : nos différences sont nos richesses. De toute façon, une personne normale, ça veut dire quoi ? Parce que moi, je n'en ai jamais rencontré ! Filez-moi leur 06. Dans notre monde, lutter pour le droit à la différence est nécessaire et urgent.

A. G. - Quelle place occupent à ce jour l'écriture dans ta vie, et la poésie ou les fictions sonores que tu as écrites ?

O. L. - Toute. Toute la place. L'écriture occupe toute la place. C'est ma façon de vivre. De communiquer ce qui, sans cela, ne serait pas communicable. L'écriture, la création au sens large, est le lieu où je suis pleinement moi-même. Et dans le même temps, l'écriture me permet d'aller vers les autres. De sortir de moi. De partager mon regard sur le monde.

A. G. - Que puis-je te souhaiter pour les années à venir cher Olivier, je n'ose te demander quels sont tes projets en cours car j'imagine qu'ils sont très, très nombreux ?

O. L. - Mes projets, c'est bien sûr que mon deuxième roman *Einstein le sexe et moi* rencontre son public, comme on dit. C'est toujours merveilleux quand un livre aussi personnel que les miens rencontre une autre personne, c'est toujours très émouvant. D'ailleurs, je tiens à exprimer ma gratitude à tous les libraires, lecteurs et lectrices qui ont si chaudement accueilli mon premier roman. Vive le bouche à oreille ! Il m'a beaucoup encouragé à continuer.

Wukali.com, 28 août 2018

<http://www.wukali.com/Einstein-le-sexe-et-moi-Olivier-Liron-Super-star3371#.W4g41OgzaUk>

Olivier Liron est atteint du syndrome d'Asperger, cette sorte d'autisme qui se manifeste par des difficultés à communiquer, à établir des rapports sociaux sans pour autant le désociabiliser. Il a une mémoire assez exceptionnelle aussi passe-t-il tout un été à lire toute l'encyclopédie « Wikipédia » et à visionner des centaines d'heures de « Questions pour un champion » cette émission alors présentée par Julien Lepers. Comme il avait déjà gagné trois fois en semaine, il a été invité pour l'enregistrement des émissions du dimanche. Tout ce roman tourne autour de l'enregistrement, les trois premières phases du jeu et surtout la dernière quand O. affronte Michel, le super champion sortant. Olivier Liron rapporte non seulement les dialogues, mais avec un humour décapant, il décrit les réactions, les tics, la nervosité des autres candidats et de l'animateur. Entre chaque phase il insère des souvenirs autour de sa vie, de sa famille, ses espoirs, ses rêves, sa façon de vivre, de son but quasi obsessionnel : gagner, être superchampion !

De l'humour, de la lucidité sur sa maladie, mais aucun pathos, plutôt un homme sympathique avec ses rituels qui lui permettent de vivre, d'avancer. Et puis une grande lucidité vis-à-vis des autres, des personnes qui traversent son univers. Une lucidité qu'il sait parfaitement restituer avec un humour certain.

Emile Cougut